

Fulvio Caccia à Milan Kundera

Fulvio Caccia

Number 119, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Caccia, F. (2008). Fulvio Caccia à Milan Kundera. *Moebius*, (119), 147–151.

Cher Milan Kundera,

Il y a longtemps que je souhaitais t'écrire. Voilà que l'occasion se présente avec ce dossier sur la passion. C'est son feu, son souffle qui traverse ta prose si attentive à la musique intérieure, à l'architecture complexe et chatoyante de la subjectivité. Le lecteur qui, par ce jeu de miroirs propre à la fiction, accepte de reconnaître la sienne, participera alors de plain-pied à cette fête de l'intelligence où tu le convies.

C'est sans doute le secret de ton style. J'y succombe dès les premières lignes! Pour moi, la littérature, c'est important. Ce qui n'exclut pas le jeu, bien au contraire. Mais encore faut-il savoir bien jouer, connaître les règles de l'art pour pouvoir les transgresser. Telle est la marque de l'esprit. De nos jours, il y a tellement de poseurs qui troublent leurs eaux pour les faire profondes, qui se grisent de l'esprit comme d'un alcool de bazar et se fichent du lecteur comme de leurs premières chaussettes! Combien brandissent les oripeaux de leur moi d'opérette et font semblant de jouer.

Toi, au moins, tu prends le lecteur au sérieux! Ta voix est familière, ni trop forte ni trop basse. Voilà pourquoi je n'arrive pas à te vouvoyer comme le demande la déférence qu'exige la réputation d'un écrivain parvenu au sommet de son art. Tu me parles comme à un ami proche, «son double, son frère», et non pas comme à un gamin de 10 ans à qui il faut tout rebâcher-pour-être-sûr-qu'il-a-bien-compris ou, pire, comme un gogo qui serait prêt à tout avaler sous prétexte que c'est estampillé «nouveau-té». Il y a des règles à respecter, que diable! Avant de les violer.

En France aujourd'hui, pays de la Forme s'il en est, et que tu connais bien, c'est tout l'un ou tout l'autre. Il n'y pas de voix médiane.

Le formalisme, hier encore expérimental, s'est étendu à l'ensemble du paysage littéraire. La dérive de l'autofiction fait écho à son contraire: le conformisme néonaturaliste. Tous les sous-genres en sont affectés! Car la littérature hexagonale a conservé les us et coutumes de la cour du XVIII^e siècle. En période faste, elle peut être «grande», s'ouvrir sur les autres et manifester une joyeuse impertinence. Le roman libertin, sa marque de fabrique, l'illustre éloquentement. En période de basses eaux, comme celle que nous traversons, elle se referme sur ses particularismes, voire ses parisianismes. D'ailleurs les grands lecteurs français ne sont pas dupes et plébiscitent les éditeurs qui leur font découvrir les auteurs étrangers, dont Actes Sud par exemple...

Tu es de ceux-là. Tu as su rester au centre et concilier le meilleur de la tradition française—le roman libertin—au roman d'apprentissage anglo-saxon. L'exubérance formelle du sud, sa déconstruction perpétuelle, et la solidité des règles du récit du nord. Ce n'est pas rien! D'où sans doute cette «insoutenable légèreté» dont tu as fait ta manière inimitable. Cher Milan, tu demeures pour moi le fraternel chercheur de sens qui retourne les mots comme des pierres pour voir ce qui grouille dessous. En dessous, qu'y a-t-il sinon l'enchevêtrement de la vie qui est ni laide ni belle, mais qui est diversité. Il s'agit de la nommer, de la mettre en scène sans l'écraser par des mots-dogmes à force de répéter ce que les puissants consentent à désigner de la réalité qui nous entoure. Ai-je l'air de militer pour un quelconque parti de l'Imagination? Possible. C'est mon côté immigrant, minoritaire qui ressort. Chassez le naturel, il revient au galop.

Nature, immigration, minorité. Que voilà des mots tant de fois entendus qui sont devenus à leur tour des mots-stèles, des allégories dont on a perdu la clef. Mais n'allons pas trop vite. L'esprit de roman, comme tu l'as maintes fois affirmé, est contraire à tous les endoctrinements. Son histoire est vieille comme le monde. Et les dieux.

L'art de raconter est même le premier attribut du Pouvoir. Aujourd'hui les spécialistes en communication affirment ouvertement que «le storytelling» est une méthode de management politique. On découvre le fil à couper le beurre! Et la rhétorique alors, à quoi servait-elle sinon à convaincre? Tout l'enjeu, aujourd'hui comme hier, est de convaincre sans manipuler. Le romancier, lui, n'est pas là pour faire avaler des couleuvres, mais plutôt pour montrer comment elles sont chatoyantes, belles et mouvantes dans l'émotion qu'elles provoquent en nous d'être illusions de la réalité, miroirs de la vérité. C'est de la sorte que le romancier montre que «le roi est nu», que le «rideau magique», tissé de légendes dont il s'enrobe, n'est que la projection de nos propres désirs, de notre propre demande de bonheur, de protection et de sécurité, formulée non pas à nos dirigeants, mais à ce qui nous dépasse. Là réside le malentendu entre le peuple et ceux qui le gouvernent. Mieux vaut alors avoir le courage de revenir à l'essentiel, c'est-à-dire à l'incertitude de notre propre subjectivité. C'est ce que tu fais en nous conviant à revisiter cette caverne magique, pourtant familière, où incubent nos valeurs, notre quant-à-soi, pour comprendre et résister au monde. La caverne de notre monde intérieur, bien malmené par les temps qui courent. Car le monde bouge.

À chaque seuil traversé par l'humanité se réinvente une manière de se raconter. La naissance du roman se situe à ce point de passage où le Moyen Âge découvre la diversité des langues vulgaires qui deviendront nationales et européennes. Pour s'élever à la hauteur du latin ou du grec, elles requièrent un «dolce stil novo». Cette nouveauté qui éclate à l'orée du ^{xiv}^e siècle va pulvériser l'enfer de la répétition et faire surgir un espace de liberté. La fusée Europe décollait, entraînant avec elle le reste du monde, lui imposant son progrès, ses valeurs, son universalité. Le roman en Europe est l'un des fruits de cette nouveauté, de cette modernité.

Dernier-né des genres littéraires qu'il métisse et concentre, il surgit tardivement dans l'espace public en compagnie d'un mot qui fera florès : intellectuel. Avec Zola, l'engagement deviendra une des missions du romancier.

Car son engagement est politique justement dans la mesure où le romancier devient le porteur d'une contre-parole festive, ironique, critique à l'égard des pouvoirs. Tel est l'enseignement du roman : prendre le contre-pied du discours ambiant en sachant que même sa parole ne peut prétendre représenter l'infini chatolement de la réalité. Tu es l'un des rares à l'assumer pleinement. Le fameux silence des intellectuels dont on nous bassine depuis trois décennies est surtout l'échec du romancier à tenir son rang d'interprète du monde. Face à cette défection, c'est le discours des sciences de l'Homme qui l'a remplacé tant bien que mal. Celui-ci a beau proposer une explication raisonnée du monde, il n'est reste pas moins du côté de la science. Or, ce n'est pas un déficit d'interprétation dont souffre cruellement le monde, mais un déficit de narration. Encore une fois, tu fus le premier et le seul, dans ce silence assourdissant, à le dire. Chapeau !

Que tu sois originaire d'une petite contrée n'y est sans doute pas étranger. Il fallait le regard d'un excentré, d'un marginal pour voir ainsi la scène littéraire et le monde. Et de surcroît un romancier exilé du monde communiste.

Le communisme a été la dernière utopie humaine pour régenter le réel. Le communisme fut également un enfant de l'Europe, de sa volonté de puissance à imposer le bien par le politique. Sa chute, tu l'avais anticipée en nous montrant combien cette prétention pouvait être comique, grotesque et ridicule. Toute ton œuvre se situe à ce point exact de bascule où le politique décline, se met hors-jeu. Ce faisant tu nous dévoiles, par le petit bout de la lorgnette, une autre histoire de l'Europe : l'histoire secrète, complexe, multiple, hospitalière de ses arts. L'histoire de ses valeurs est la véritable grandeur de l'Europe, dépouillée enfin de sa volonté de puissance.

Mais aujourd'hui, alors que l'économie, devenue dominante, met toutes les littératures et les cultures en concurrence et que l'État ne parvient plus à produire de l'unité et donc de l'identité, quelle est la place de cette histoire-là ? C'est avec cette interrogation que tu conclus *Le rideau*, ton dernier essai. « Saisi d'angoisse, j' imagine le jour où l'art cessera de chercher le jamais-dit et se remettra,

docile, au service de la vie collective qui exigera de lui qu'il rende belle la répétition... »

C'est peut-être la question que je t'aurais posée, moi l'émigré, à l'exilé que tu es, lorsque nous sommes croisés, il y a quatre ans à Paris. L'ami Michel m'avait conduit dans un café où se tenait la rencontre d'une revue littéraire dont tu étais le parrain avec Arrabal et qui est devenue montréalaise par la suite. Nous avons échangé quelques mots justement sur Montréal où tu as failli habiter au début de ton exil. Enhardi par l'intérêt que ce souvenir évoquait, je me suis risqué à te demander un entretien pour la revue que j'anime sur l'internet. Qu'avais-je dit là ! Aussitôt tu t'éclipsas. J'ai appris alors que tu fuyais comme la peste ces fausses confidences qui font le pain et le beurre de nos gazettes. Telle n'était pas, bien sûr, mon intention. Ce qui m'intéressait, c'était de dialoguer avec toi. Voilà, si l'on veut, qui est chose faite. Je te serre la main et je te dis : salut, l'artiste !

Fulvio Caccia